

# 19TH CENTURY FRENCH POETRY

Read in French by Paul A. Mankin Folkways Records FL 9936

CONTENTS:

1 LP  
1 program notes (16 p.)

PQ  
1181  
A19  
1961  
c.1

MUSIC LP

University of Alberta Library



0 1620 0506 5840

SIDE I

- ALPHONSE DE LAMARTINE:  
Band 1: Le Lac  
ALFRED DE VIGNY:  
Band 2: La Colere de Samson  
VICTOR HUGO:  
Band 3: Demain, des l'aube  
Band 4: Booz endormi  
GERARD DE NERVAL:  
Band 5: El Desdichado  
CHARLES BAUDELAIRE:  
Band 6: Au Lecteur  
Band 7: Correspondances  
Band 8: Recueillement  
Band 9: L'invitation au Voyage

SIDE II

- CHARLES BAUDELAIRE:  
Band 1: Le Crepuscule du Matin  
Band 2: Le Cygne  
PAUL VERLAINE:  
Band 3: Clair de Lune  
Band 4: Colloque Sentimental  
Band 5: Il Pleure dans Mon Coeur  
Band 6: Art Poetique  
ARTHUR RIMBAUD:  
Band 7: Voyelles  
Band 8: Le Bateau Ivre  
Band 9: Aube  
STEPHANE MALLARME:  
Band 10: Brise Marine  
Band 11: Le Vierge, Le Vivace et le Bel Aujourd'hui

# 19TH CENTURY FRENCH POETRY

Library of Congress Catalogue Card No. R 64-260

©1961 FOLKWAYS RECORDS & SERVICE Corp.  
701 Seventh Ave., New York City  
Distributed by Folkways/Scholastic Records.  
906 Sylvan Ave., Englewood Cliffs, N.J. 07632

DESCRIPTIVE NOTES ARE INSIDE POCKET

COVER DESIGN BY RONALD CLYNE

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

# 19th CENTURY FRENCH POETRY

## read in French by Paul A. Mankin

After an early start in German, French and Italian schools, Paul Mankin finished his secondary education in California and completed his graduate study in French language and literature at Yale University. At present, he is assistant professor of French at the University of Illinois.

### SIDE I

#### Band 1:

Alphonse de Lamartine (1790-1869), "Le Lac".

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos;  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laisa tomber ces mots:

"O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours!  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours!"

"Assez de malheureux ici-bas vous implorant:  
Coulez, coulez pour eux;

Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;  
Oubliez les heureux.

"Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit;  
Je dis à cette nuit: "Sois plus lente"; et l'aurore  
Va dissiper la nuit.

"Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,  
Hâtons-nous, jouissons!  
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive:  
Il coule, et nous passons!"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,  
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
S'envolent loin de nous de la même vitesse  
Que les jours de malheur?

Hé quoi! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace?  
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?  
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface  
Ne nous les rendra plus?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,  
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?  
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes  
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!  
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
Beau lac, et dans l'aspect de tes riantes côtes,  
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,  
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le ros au qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise: "Ils ont aimé!"

In this famous romantic poem the lonely lover pours his heart out to nature which had witnessed his previous happiness, now gone forever since the loved one has died. Some solace is found in nature's permanence and in the poet's plea for his love's immortality.

Translation:

#### The Lake

So, always driven towards new shores, carried for ever into eternal night, can we never cast anchor in time's ocean for a single day?

Oh lake! The year has hardly finished its course, and behold! I come alone to sit upon this stone where you saw her sit, near the beloved waves that she was to have seen once more!

Thus you murmured beneath these steep rocks; thus you broke upon their

PQ  
1181  
A19  
1961

MUSIC LP

torn sides; thus the wind threw the foam from your waves on her adorable feet.

One evening, do you remember? We were sailing noiselessly; we only heard far off, on the water and beneath the skies, the sound of rowers rhythmically striking the melodious waves.

All at once strains unknown to earth struck the echoes of the spell-bound shore; the waves were attentive, and the voice dear to me let fall these words:

'Oh time, suspend your flight! And you, propitious hours, suspend your course! Let us taste the swift delights of the fairest of our days!

'Enough unhappy beings pray to you down here on earth: flow on, flow on for them; together with their days take away the cares that consume them; forget those that are happy.

'But in vain I ask for a few more moments; time escapes me and flees away; I say to this night: "Go more slowly"; and dawn will scatter night.

'Let us love then, let us love! Let us hasten to enjoy the fleeting hour! Man has no harbour, time has no shore: it flows on, and we pass by!

Jealous time, can it be that these moments of intoxication, when love pours for us happiness in long draughts, fly far away from us with the same speed as days of misfortune?

What! Can we not preserve their trace at least? What! Gone forever? What! All white lost? The time that gave them, the time that blots them out will give them back to us no more?

Eternity, nothingness, past -- dark abysses -- what do you do with the days you swallow up? Speak: will you give us back those sublime raptures that you snatch from us?

Oh lake! Silent rocks! Caves! Dark forest! You whom time spares or can make young again, keep at least the memory of that night; keep it, fair landscape!

Let it be in your calms or in your storms, sweet lake, and in the sight of your laughing hillsides, and in these black pines, and in these wild rocks overhanging your waters!

Let it be in the breeze trembling and passing by, in the sounds of your shores and their echoes, in the silver-browed star that whitens your surface with its soft lights!

Let the moaning wind, the sighing reed, the light perfumes of your scented air, let everything that is heard, seen or breathed, let everything say: 'They did love!'

## Band 2:

Alfred de Vigny: La Colère de Samson

Le désert est muet, la tente est solitaire.  
Quel pasteur courageux la dressa sur la terre

Du sable et des lions? - La nuit n'a pas calmé  
La fournaise du jour dont l'air est enflammé.  
Un vent léger s'élève à l'horizon et ride  
Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide.  
Le lin blanc de la tente est bercé mollement;  
L'oeuf d'autruche allumé veille paisiblement,  
Des voyageurs voilés intérieure étoile,  
Et jette longuement deux ombres sur la toile.

L'une est grande et superbe, et l'autre est à ses pieds:  
C'est Dalila, l'esclave, et ses bras sont liés  
Aux genoux réunis du maître jeune et grave  
Dont la force divine obéit à l'esclave.  
Comme un doux léopard elle est souple, et répand  
Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.  
Ses grands yeux, entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,  
Sont brûlants du plaisir que son regard demande  
Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.  
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,  
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,  
Ses flancs plus élanés que ceux de la gazelle,  
Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,  
Sont bruns; et, comme il sied aux filles de Hatsor,  
Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,  
Sont chastement pressés d'étoffes Syriennes.

Les genoux de Samson fortement sont unis  
Comme les deux genoux du colosse Anubis.  
Elle s'endort sans force et riante et bercée  
Par la puissante main sous sa tête placée.  
Lui, murmure le chant funèbre et douloureux  
Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.  
Elle ne comprend pas la parole étrangère,  
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

"Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu  
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,  
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme.  
Car la Femme est un être impur de corps et d'âme.

"L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,  
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,  
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance  
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.  
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,  
Il rêvera partout à la chaleur du sein,  
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,  
A la lèvrée de feu que sa lèvre dévore,  
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,  
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.  
Il ira dans la ville, et là les vierges folles  
Le prendront dans leurs laçs aux premières paroles.

Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,  
Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.  
Quand le combat que Dieu fit pour la créature  
Et contre son semblable et contre la Nature  
Force l'Homme à chercher un sein où reposer,  
Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.  
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche:  
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche;

Sous son bras, sur son coeur se livre celui-là;  
Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.

"Elle rit et triomphe; en sa froideur savante,  
Au milieu de ses soeurs elle attend et se vante  
De ne rien éprouver des atteintes du feu.  
A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu:  
\*Elle se fait aimer sans aimer elle-même.  
Un maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime.  
L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.  
Un sacrifice illustre et fait pour étonner  
Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,  
La beauté qui produit tant d'étranges merveilles  
Et d'un sang précieux sait arroser ses pas."

"Donc ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas! -  
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,  
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.  
La Femme est à présent pire que dans ces temps  
Où, voyant les humains, Dieu dit: 'Je me repens!'  
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,  
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome,  
Et, se jetant de loin un regard irrité,  
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

"Eternel! Dieu des forts! vous savez que mon âme  
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,  
Puisant dans l'amour seul, plus de sainte vigueur  
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon coeur.  
-Jugez-nous. - La voila sur mes pieds endormie!  
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,  
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux  
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux;  
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée  
De se voir découverte ensemble et pardonnée;  
Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur  
Ecrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

"Mais enfin je suis las. - J'ai l'âme si pesante  
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante  
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain  
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.  
Toujours voir serpenter la vipère dorée  
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée!  
Toujours ce compagnon dont le coeur n'est pas sûr,  
La Femme, enfant malade et douze fois impur!

Toujours mettre sa force à garder sa colère  
Dans son coeur offensé, comme en un sangtulaire  
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer,  
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,  
C'est trop! - Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.  
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.  
Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra  
Pour m'annoncer la mort! - Ce qui sera, sera! "

Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure  
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,  
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,  
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,  
Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne  
Que douze taureaux ne tiraient qu'avec peine,

Le placèrent debout, silencieusement,  
Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement  
Et deux fois, en tournant, recula sur sa base  
Et fit palir deux fois ses prêtres en extase;  
Allumèrent l'encens, dressèrent un festin  
Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain,  
Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée  
Placèrent Dalila, pâle prostituée,  
Couronnée, adorée et reine du repas,  
Mais tremblante et disant: "IL NE ME VERRA PAS!"

Terre et Ciel! avez-vous tressailli d'allégresse  
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse  
Suivre d'un oeil hagard les yeux tachés de sang  
Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant,  
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes  
Qui faisaient le soutien des immenses Pylones,  
Ecrasa d'un seul coup sous les débris mortels  
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels?  
Terre et Ciel! punissez par de telles justices  
La trahison ourdie en des factices,  
Et la délation du secret de nos coeurs  
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs!

Alfred de Vigny's (1797-1863) *Samson's Wrath*, although merely occasioned by his mistress' infidelity, is one of the most powerful indictments of woman ever written in verse.

#### Samson's Wrath

The desert is dumb, the tent is solitary. What courageous shepherd planted it on the land of sand and lions? Night has not quieted the furnace of the day that has fired the air. On the horizon a light wind rises and wrinkles the waves of dust like a clear lake. The tent's white linen is rocked softly; the lighted ostrich egg, inner star of the veiled travellers, keeps watch peacefully, and throws two elongated shadows on the cloth.

One is great and proud, and the other is at its feet: that is Dalila, the slave, and her arms are bound to the joined knees of her stern young master whose divine strength obeys the slave. She is lithe as a gentle leopard, and spreads her unbound hair at her lover's feet. Her large eyes, half-open as the almond opens, burn with the pleasure that her glance demands, and throw forth their moving lights in a sudden blaze. Her slim arms quite moist with warm sweat, her sensuous feet, which are crossed beneath her, her sides more slender than the gazelle's, clasped with bracelets, rings, and golden buckles, are brown; and, as is fitting for the daughters of Hatsor, both her breasts, loaded with ancient amulets, are chastely held in by Syrian cloths.

Samson's knees are strongly joined like the two knees of the colossus Anubis. She slumbers powerless and laughing and rocked by the powerful hand placed beneath her head. He murmurs the ill-omened and melancholy song pronounced in the throat with Hebrew words. She does not understand the foreign tongue, but the song pours sleep into her light head.

"An eternal struggle in every time and place is carried on on earth, in God's presence, between Man's goodness and the wiles of Woman. For Woman is a being impure in body and soul.

"Man always needs caresses and love, his mother quenches his thirst for

them when he comes to the light of day, and this arm is the first to benumb him, to rock him, and give him a desire for love and idleness. Disturbed in his actions, disturbed in his plans, everywhere he will dream of the breast's warmth, of night songs, of dawn kisses, of the fiery lip consumed by his own, of unbound hair sweeping his brow, and, while he walks, longings for the bed will follow him. He will go to the town, and there the foolish virgins will take him in their snares at the first word. The stronger he is born, the easier he will be conquered, for the greater the river the more turbulent it is. When the battle, which God made for his creature, both against his fellow and against Nature, forces Man to seek a breast on which to rest, when his eyes are in tears, he must have a kiss. But he has not finished all his labor; there comes another battle, more secret, treacherous, and cowardly; this one takes place under his guard, on his heart; and, more or less, the woman is always DALILA.

"She laughs and triumphs; in her cunning coldness, in the midst of her sisters, she waits and boasts of feeling nothing of the fire's pangs. She has confessed it to her loveliest friend: 'She makes herself loved without loving. A master frightens her. It is pleasure she loves. Man is rough and takes it without knowing how to give. A noble sacrifice and one made to astonish is better than gold to heighten, in the eyes of her fellows, the beauty that causes so many strange prodigies and knows how to sprinkle her steps with precious blood.'

—"So what I have wished for, Lord, does not exist! She to whom love goes and from whom life comes, through pride she becomes our enemy. Woman is now worse than in those times when God, seeing mankind, said: 'I repent!' Soon, withdrawing into a hideous kingdom, Woman will have Gomorrah and Man will have Sodom, and, throwing angry glances at one another from a distance, both sexes will die, each by itself.

"O Eternal! God of the strong! you know that my soul had only the love of a woman for food, drawing from love alone more holy strength than my divine hair gave to my heart. -- Judge us. -- There she is asleep at my feet! Three times she has sold my secrets and my life, and three times shed deceitful tears which could not hide from me the rage in her eyes; ashamed as she was, still more than astonished, to see herself both discovered and pardoned at the same time; for the goodness of Man is strong, and his gentleness crushes, by pardoning, the feeble, lying creature.

"But after all I am tired. -- My soul is so heavy, that my giant body and powerful head, that bear up the weight of brazen columns, cannot carry it with all its grief. Always to see the gilded viper creeping, dragging itself in its dirt, and thinking itself undiscovered! Always this companion, whose heart is not trustworthy. Woman, a sick child, and twelve times impure! Always to spend one's strength in keeping wrath within the offended heart as in a sanctuary whence, if the fire escaped, it would consume everything, to forbid one's eyes to see or to weep; it is too much! -- God, if he wishes, can sweep away my ashes, I have betrayed my secret, Dalila will sell it. How beautiful will be the feet of him who comes to announce my death to me! -- What shall be, will be!"

He spoke and slept beside her till the hour when the warriors, trembling to be in his dwelling, and paying its weight in gold for each of his hairs, bound his hands and burned out his eyes, dragged him bleeding and loaded with a chain that twelve great bulls only pulled with difficulty and placed him standing upright, silently, in front of Dagon, their God, who groaned hollowly and twice, turning round, tottered upon his plinth and twice made his ecstatic priests turn pale; then they lighted the incense, prepared a banquet, whose noise was heard from the furthest mountain, and near the heifer killed at the feet of the God they placed Dalila,

the pale prostitute, crowned, worshipped, and queen of the feast, but trembling and saying: "HE WILL NOT SEE ME!"

Earth and Heaven! did you start for joy when you saw the false mistress with a wild eye follow the bloodstained eyes that sought the sun with a powerless gaze, and when at last Samson, shaking the pillars that held up the huge Pylons, crushed with a single blow beneath the deadly ruins his three thousand enemies, their gods, and their altars?

Earth and Heaven! punish by such acts of justice the treason plotted in feigned love, and the betrayal of our hearts' secrets, torn while in our embrace by lying kisses!

Victor Hugo: Demain, dès l'aube

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne,  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo's (1802-1885) daughter was drowned on her honeymoon, and her untimely death inspired some of Hugo's most sensitive verse.

#### Tomorrow at Daybreak

Tomorrow at daybreak, at the hour when the countryside whitens, I shall leave. You see, I know that you are waiting for me. I shall go through the forest, I shall go over the mountain. I cannot remain away from you any longer.

I shall walk with eyes fixed on my thoughts, without seeing anything outside, without hearing any noise, alone, unknown, back bent, hands folded, sorrowful, and day for me shall be as night.

I shall gaze neither at the falling gold of evening nor at the far off sails dropping down towards Harfleur, and when I arrive, I shall place on your grave a bunch of green holly and flowering heather.

Band 3:

#### Booz endormi

Booz s'était couché de fatigue accablé;  
Il avait tout le jour travaillé dans son aire;  
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire;  
Booz dormait près des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge;  
Il était, quoique riche, à la justice enclin;  
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,  
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.  
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse;  
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse:  
-Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,  
Vêtu de probité candide et de lin blanc;  
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,  
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent;  
Il était généreux, quoiqu'il fût économe;  
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,  
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,  
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants;  
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,  
Mais dans l'oeil du vieillard on voit de la lumière.

\*

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens.  
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,  
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres;  
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge;  
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet,  
Des empreintes de pieds de géant qu'il voyait,  
Était encor mouillée et molle du déluge.

\*

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,  
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée;  
Or, la porte du ciel s'étant entre-baillée  
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne  
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu;  
Une race y montait comme une longue chaîne;  
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme:  
"Comment se pourrait-il que de moi ceci vint?  
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,  
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

"Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,  
O Seigneur! a quitté ma couche pour la vôtre;  
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,  
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

"Une race naîtrait de moi! Comment le croire?  
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants?  
Quand on est jeune, on a des matins triomphants;  
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire;

"Mais vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau;  
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,  
Et je courbe, ô mon Dieu! mon âme vers la tombe,  
Comme un boeuf ayant soif penche son front vers l'eau."

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,  
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés;  
Le cèdre ne sont pas une rose à sa base,  
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

\*

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,  
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,  
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,  
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,  
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.  
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle;  
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;  
Les anges y volaient sans doute obscurément,  
Car on voyait passer dans la nuit, par moments,  
Quelle chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait,  
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.  
On était dans le mois où la nature est douce,  
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait; l'herbe était noire;  
Les grelots des troupeaux palpaient vaguement;  
Une immense bonté tombait du firmament;  
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et Jérimadeth;  
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;  
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre  
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'oeil à moitié sous ses voiles,  
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,  
Avait, en s'en allant, négligemment jeté  
Cette faucille d'or dans le champs des étoiles.

Sleeping Boaz, of biblical inspiration, is the aging Hugo's affirmation of God's wisdom and generosity.

#### Sleeping Boaz

Boaz had lain down overwhelmed by fatigue; he had worked all day on his threshing floor; then had made his bed in his usual place; Boaz slept beside bushels full of corn.

This old man owned fields of corn and barley; though rich, he was given to justice; he had no dirt in the water of his mill, he had no inferno in the fire of his forge.

His beard was silver like an April stream. His sheaves of corn were not stinky or hateful; when he saw some poor woman pass gleaning: -- "Let some ears fall on purpose," he would say.

This man walked pure far from crooked paths, dressed in shining righteousness and white linen; and his sacks of grain seemed public fountains, ever pouring forth towards the poor.

Boaz was a good master and faithful kinsman; he was generous, though he was sparing; women looked at Boaz more than at a young man, for the young man is fair, but the old man is great.

The old man returning towards the fountain-head enters on eternal days and emerges from changing days; and flame is seen in the eyes of young men, but in the old man's eyes light is seen.

So Boaz in the night slept among his people. Near the mill-stones which you would have taken for ruins, the sleeping harvesters made dark groups; and this took place in times long past.

The tribes of Israel had a judge for a head; the earth, where men wandered with tents, troubled by the giants' footprints which they saw, was still damp and soft from the flood.

As Jacob slept, as Judith slept, Boaz, his eyes shut, lay beneath the tower; now, the gate of heaven having half-opened above his head, a dream came down from it.

And this dream was such that Boaz saw an oak, which, issuing from his stomach, went up to the blue sky; a people ascended it like a long chain; a king was singing at the bottom, a god dying at the top.

And Boaz murmured with the voice of the soul: "How could it be that this came from me? The number of my years has passed eighty, and I have no son and I have no longer a wife.

"It is a long time ago that she with whom I slept, O Lord! left my bed for yours; and we are still mingled the one to the other, she half living and I half dead.

"A people to be born of me! How should I believe it? How could it be that I should have children? When we are young, we have triumphant mornings, day emerges from night as from a victory;

"But old, we tremble like the birch-tree in winter. I am a widower, I am alone, and evening falls upon me, and I bend, O my God! my soul towards the tomb, as a thirsty ox inclines his brow towards the water."

So Boaz spoke in dream and ecstasy, turning his eyes, drowned by sleep, towards God; the cedar does not feel a rose at its base, and he did not feel a woman at his feet.

While he slept, Ruth, a Moabite, had lain down at the feet of Boaz, with naked breast, hoping we know not what unknown gleam, when the sudden light of awakening should come.

Boaz did not know that a woman was there, and Ruth did not know what God

wanted of her; a cool perfume came from the tufts of asphodel; the breath of night floated over Galgala.

The shadow was nuptial, august, and solemn; doubtless angels flew darkly there, for from time to time there was seen to pass in the night something blue that seemed to be a wing.

The breathing of the sleeping Boaz mingled with the hollow sound of streams upon the moss. It was in the month when nature is gentle; the hills had lilies on their tops.

Ruth mused and Boaz slept; the grass was dark; the bells of the flocks vaguely quivered; a vast beneficence fell from the sky; it was the quiet hour when lions go to drink.

Everything slept in Ur and in Jerimadeth; the stars enamelled the deep, dark sky; the small bright crescent shone in the west among those flowers of the shade, and Ruth asked herself;

Lying motionless and half-opening her eye beneath her veils, what god, what harvester of the eternal summer, departing, had negligently thrown down this golden sickle in the field of stars.

#### Band 4:

Gérard de Nerval: El Desdichado

Je suis le ténébreux, - le veuf, - l'inconsolé,  
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie:  
Ma seule étoile est morte, - et mon luth constellé  
Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus? ... Lusignan ou Biron?  
Mon front est rouge encore du baiser de la reine;  
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron:  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

A poet's poet, Gerard de Nerval (1808-55) is one of France's rare poets who truly went mad. El Desdichado is a mysteriously autobiographic sonnet, hauntingly melodious and sad.

El Desdichado (tr. by Richmond Lattimore)

I am the dark, the widowed, the disconsolate.  
I am the prince of Aquitaine whose tower is down.  
My only star is dead, and star-configure  
my lute wears Melancholy's mark, a blackened sun.  
Here in the midnight of the grave, give back, of late  
my consolation, Pausilippe, the Italian  
sea, with that flower so sweet once to my desolate



heart, and the trellis where the vine and rose are one.  
Am I Love? Am I Phoebus, Biron, Lusignan?  
Crimson the queen's kiss blazes still upon my face.  
The siren's naked cave has been my dreaming place.  
Twice have I forced the crossing of the Acheron  
and played on Orpheus' lyre in alternate complaint  
Melusine's cries against the moaning of the Saint.

#### Band 5:

Charles Baudelaire: Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles Baudelaire (1821-1867) stated his belief in the mystical unity  
of the senses, the famed doctrine of "synaesthesia", in the sonnet  
Les Correspondances.

#### The Correspondences

(Tr. by Kate Flores)

Nature is a temple from whose living columns  
Commingle voices emerge at times;  
Here man wanders through forests of symbols  
Which seem to observe him with familiar eyes.

Like long-drawn echoes afar converging  
In harmonies darksome and profound,  
Vast as the night and vast as light,  
Colors, scents and sounds correspond.

There are fragrances fresh as the flesh of children,  
Sweet as the oboe, green as the prairie,  
—And others overpowering, rich and corrupt,

Possessing the pervasiveness of everlasting things,  
Like benjamin, frankincense, amber, myrrhy,  
Which the raptures of the senses and the spirit sing.

#### Band 6:

Recueillement

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.  
Tu réclamais le Soir; il descend, le voici:

Une atmosphère obscure enveloppe la ville,  
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,  
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,  
Va cueillir des remords dans la fête servile  
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,  
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;  
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

In Recueillement the poet's mood is one of gentle melancholia.

#### Meditation

(Tr. by Dwight Durling)

Be wise, my Sorrow; oh, more tranquil be!  
You yearned for day's decline; it comes, is here:  
Steeping the town, the darkening atmosphere  
Brings peace to some, to some despondency.

While now base human multitudes obey  
The torturer's lash of Pleasure, never released,  
Go gathering new remorse in the slavish feast,  
My Sorrow, give me your hand and come this way —

Come far from them. Now lean the departed years  
In outworn robes from the balconies of sky;  
Smiling Regret looks out from the waters' deeps;

The dying light under an archway sleeps;  
And from the East, the long shroud trailing by —  
Listen, my dear — with soft step the night nears.

#### Band 7:

L'Invitation au voyage

Mon enfant, ma soeur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble!  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble.  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
À l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
—Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

The famous Invitation au voyage, addressed to the actress Marie Daubrun, expresses Baudelaire's constant longing to be elsewhere.

Invitation to the Voyage

(Tr. by Richard Wilbur)

My child, my sister, dream  
How sweet all things would seem  
Were we in that kind land to live together  
And there love slow and long,  
There love and die among  
Those scenes that image you, that sumptuous weather.  
Drowned suns that glimmer there  
Through cloud-dishveled air  
Move me with such a mystery as appears  
Within those other skies  
Of your treacherous eyes  
When I behold them shining through their tears.

There, there is nothing else but grace and measure,  
Richness, quietness, and pleasure.

Furniture that wears  
The luster of the years  
Softly would glow within our glowing chamber,  
Flowers of rarest bloom  
Proffering their perfume  
Mixed with the vague fragrances of amber;  
Gold ceilings would there be,  
Mirrors deep as the sea,  
The walls all in an Eastern splendor hung --  
Nothing but should address  
The soul's loneliness,  
Speaking her sweet and secret native tongue.

There, there is nothing else but grace and measure,  
Richness, quietness, and pleasure.

See, sheltered from the swells  
There in the still canals  
Those drowsy ships that dream of sailing forth;  
It is to satisfy  
Your least desire, they ply  
Hither through all the waters of the earth.  
The sun at close of day  
Clothes the fields of hay,

Then the canals, at last the town entire  
In hyacinth and gold:  
Slowly the land is rolled  
Sleepward under a sea of gentle fire.

There, there is nothing else but grace and measure,  
Richness, quietness, and pleasure.

Band 8:

Le Crépuscule du matin

La diane chantait dans les cours des casernes,  
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.  
C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants  
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;  
Où, comme un oeil saignait qui palpite et qui bouge,  
La lampe sur le jour fait une tache rouge;  
Où l'âme, sous le poids du corps revêché et lourd,  
Imite les combats de la lampe et du jour.  
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,  
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,  
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons ça et là commençaient à fumer.  
Les femmes de plaisir, la paupière livide,  
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide;  
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,  
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.  
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine  
S'aggravaient les douleurs des femmes en gésine;  
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux  
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux;  
Une mer de brouillards baignait les edifices,  
Et les agonisants dans le fond des hospices  
Poussaient leur dernier rale en hoquets inegaux.  
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte  
S'avancait lentement sur la Seine deserte,  
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,  
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

Le Crépuscule du matin captures the mood of a wintry grey Paris dawn.

Morning Twilight

(Tr. by Barbara Gibbs)

Reveille rang out in the barracks-courts,  
And the morning wind blew on the street lamps.

It was the hour when injurious dreams  
Twist the brown adolescents on their pillows;  
When, like a bleeding, palpitating eye,  
The lamp makes a red spot against the day;  
When the soul, weighted down with the dull body,  
Imitates the struggle of lamp and day.  
Like a tear-drenched face dried by the breezes,  
The air fills with the shiver of flying things;

Man tires of writing, woman of making love.  
 Here and there the houses begin to smoke.  
 Women of pleasure, their eyelids livid,  
 Slept with open mouths their stupefied sleep;  
 The beggar girls, dragging their thin cold breasts,  
 Blow on their brands and blow on their fingers.  
 At that hour, with cold and frugality,  
 The pains of women in labor grow worse;  
 Like a sob sliced in two by foamy blood  
 A rooster's far-off cry rends the misty air;  
 Buildings are bathed in a sea of fog,  
 And deep in the poorhouses the dying  
 Give out their last rattle in broken hiccups.  
 The debauchees come home, spent with their toil.  
 Dawn, shivering in pink and green garments,  
 Comes slowly over the deserted Seine,  
 And, rubbing its eyes, a somber Paris  
 Takes up its tools like an old laborer.

## SIDE II

### Band 1:

#### Le Cygne

#### I

Andromaque, je pense à vous! Ce petit fleuve,  
 Pauvre et triste miroir où jadis resplendit  
 L'immense majesté de vos douleurs de veuve,  
 Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,  
 Comme je traversais le nouveau Carrousel.  
 Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
 Change plus vite, hélas! que le coeur d'un mortel);

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de barraques,  
 Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
 Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,  
 Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là, s'étalait jadis une ménagerie;  
 Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieus  
 Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie  
 Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,  
 Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,  
 Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.  
 Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,  
 Et disait, le coeur plein de son beau lac natal:  
 'Eau, quand donc pleuvras-tu? quand tonneras-tu, foudre?'  
 Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,  
 Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
 Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,  
 Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

## II

Paris change! mais rien dans ma mélancolie  
 N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,  
 Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,  
 Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime:  
 Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,  
 Comme les exilés, ridicule et sublime,  
 Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,  
 Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,  
 Après d'un tombeau vide en extase courbée:  
 Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!

Je pense à la négresse, amaigrie et phthisique,  
 Piétinant dans la boue, et cherchant, l'oeil hagard,  
 Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
 Derrière la muraille immense du brouillard;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
 Jamais, jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs  
 Et tettent la Douleur comme une bonne louve!  
 Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile  
 Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!  
 Je pense aux matelots oubliés dans une île,  
 Aux captifs, aux vaincus! ... à bien d'autres encor!

Le Cygne is the poem of all exiles, most of all Baudelaire himself.

#### The Swan

To Victor Hugo

(Tr. by Joseph Bennett)

#### I

Andromache, I think of you! -- This small river,  
 Poor sad mirror where formerly shone  
 The immense majesty of your widow's sorrows,  
 This deceptive Simois, increased by your tears,

Suddenly has fecundated my fertile memory  
 As I crossed the new-built Carrousel.  
 --The old Paris is no more (the form of a city  
 Changes more quickly, alas! than the heart of a mortal);

I see only in mind all this camp of hutments,  
 This heap of roughed-out capitals and shafts,  
 The grasses, the large stone blocks greened by puddle-water,  
 And, shining in the windows, the jumbled bric-a-brac.

There, at one time was set down a menagerie;  
 There I saw one morning, at the hour when Work  
 Awakens under cold and clear skies, when the street-cleaning  
 Pushes a gloomy hurricane into the silent air,

A swan which had escaped from his cage,  
And rubbing the dry pavement with his webbed feet,  
He dragged his white plumage on the rough ground.  
Opening his beak beside a dry gutter,

He bathed his wings nervously in the dust,  
And, heart full of his happy natal lake, said:  
"Water, when then will you rain down? When will you strike,  
thunderbolts?"

I see this unhappy being, strange and fatal myth,  
Towards the sky at times, towards the ironic, cruelly blue sky,  
Straining his hungering head on a convulsive neck,  
Like the man written of by Ovid,  
As if he spoke reproaches to God!

## II

Paris changes, but nothing in my melancholy  
Has stirred! new palaces, scaffoldings, stones,  
Old quarters of the city, all becomes allegory for me,  
And my loved memories are heavier than rocks.

So before this Louvre an image oppresses me;  
I think of my great swan, with his mad gestures,  
Ridiculous and sublime, like the exiled,  
And gnawed by a truceless desire! and then I think of you,

Andromache, fallen from the arms of a great husband,  
A low chattel, under the hand of the superb Pyrrhus,  
Bent in ecstasy beside an empty tomb;  
Widow of Hector, alas! and wife of Helenus.

I think of the negress, emaciated and consumptive,  
Stamping in the mud, and seeking with haggard glance  
The absent coconut palms of superb Africa  
Behind the immense walling of the fog;

Of whoever has lost what never can be refound,  
Never! Never! of those who drink deep of tears  
And suck the breasts of that kindly she-wolf, Sorrow!  
Of starveling orphans drying up like flowers!

Thus in the forest where my mind exiles itself  
An old Memory sounds a full blast on the horn!  
I think of the sailors forgotten on an island,  
Of captives, of the conquered!...of many others more!

### Band 2:

#### Clair de lune

Votre âme est un paysage choisi  
Que vont charmant masques et bergamasques  
Jouant du luth et dansant et quasi  
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune,  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur  
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,  
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres  
Et sangloter d'extase les jets d'eau,  
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Verlaine (1844-1896) came perhaps closer to creating "poesie pure" than any other symbolist. His Clair de lune evokes an image not unlike an impressionist painting.

#### Moonlight (Tr. by Muriel Kittel)

Your soul is a landscape rare  
Where masks and bergamasques charming pass,  
Playing the lute and dancing, and almost  
Sad beneath their fancy dress.

And while they sing on a minor note  
Of conquering love and a favorable life,  
They seem not to believe their happy lot,  
And their song mingles with the soft moonlight.

With the calm moonlight, beautiful and sad,  
That brings dreams to the birds in the trees  
And sobs of ecstasy to the fountains,  
To the tall fountains, slender among the statuary.

### Band 3:

#### Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?  
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

- Ton coeur bat-il toujours à mon seul nom?  
Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

- Ah! les beaux jours de bonheur indicible  
Ou nous joignons nos bouches! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir!  
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

In Colloque Sentimental sentiment blends with sentimentality and makes up the core of Verlaine's inspiration.

Sentimental Dialogue (Tr. by Muriel Kittel)

In the old park, frozen and deserted,  
Two shapes have just slipped by.

Their eyes are dead and their lips are limp,  
And their words can scarcely be heard.

In the old park, frozen and deserted,  
Two wraiths have recalled the past.

"Do you remember our old delight?"  
"Whyever should I remember it?"

"Does your heart still throb at my very name?  
Do you still see my soul in your dreams?" "No."

"Ah, the fine days of unspeakable joy  
When our lips met!" "Perhaps."

"How beautiful the sky was, how great our hope!"  
"Hope has fled, defeated, to the dark sky."

They wandered on through the wild oats  
And only the night listened to their words.

**Band 4:**

Il pleure dans mon coeur

Il pleure dans mon coeur  
Comme il pleut sur la ville.  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon coeur?

O bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits!  
Pour un coeur qui s'ennuie,  
O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison  
Dans ce coeur qui s'écoeure.  
Quoi! nulle trahison?  
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi,  
Sans amour et sans haine,  
Mon coeur a tant de peine.

The famous verses of Il pleure dans mon coeur illustrate to what an extent words can become music in a simple poem.

Tears Flow in my Heart  
(Tr. by Muriel Kittel)

Tears flow in my heart  
As rain falls on the town;  
That languor is this  
That creeps into my heart?

Gentle sound of the rain  
On earth and roofs!  
For an aching heart  
Is the song of the rain!

Tears flow senseless  
In this breaking heart.  
With no betrayal?  
This grief is senseless.

This is the worst sorrow  
Not to know why,  
Without love or hate,  
My heart has all this sorrow.

**Band 5: Art poétique**

De la musique avant toute chose,  
Et pour cela préfère l'Impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air,  
Sans rien en lui qui pese ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise:  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Ou l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,  
C'est le grand jour tremblant de midi,  
C'est, par un ciel d'automne attiédi,  
Le bleu fouillis des claires étoiles!

Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la Couleur, rien que la nuance!  
Oh! la nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor!

Fuis du plus loin la Pointe assassine,  
L'Esprit cruel et le Rire impur,  
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,  
Et tout cet ail de basse cuisine!

Prends l'Eloquence et tords-lui son cou!  
Tu feras bien, en train d'énergie,  
De rendre un peu la Rime assagie.  
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

O qui dira les torts de la Rime?  
Quel enfant sourd ou quel nègre fou  
Nous a forgé ce bijou d'un sou  
Qui sonne creux et faux sous la lime?

De la musique encore et toujours!  
Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieux, à d'autres amours.

In 'Art poétique Verlaine has stated his poetic credo and it is not at all a bad one.

The Art of Poetry  
(Tr. by Muriel Kittel)

Music must be paramount:  
Choose for this an Uneven Rhythm,  
More indefinite, more soluble in air,  
With nothing to press or bind.

You must not hesitate to choose  
Your words without ambiguity:  
The best song is a hazy song  
Where Vagueness and Precision join.

There, are eyes beautiful and veiled,  
And the quivering light of high noon,  
There, in a cooled autumnal sky,  
Is a blue confusion of bright stars.

For we must have Nuance still,  
Not Color -- nothing but nuance!

Ah! only nuance can betroth  
Dream to dream and flute to horn!

Flee far as possible from deadly Jest,  
From cruel Wit and impure Laughter,  
That make the eyes of Heaven weep --  
Avoid this garlic of low-class kitchens!

Take eloquence and wring its neck!  
And while you are in the mood, try  
To moderate Rhyme a little more.  
If you don't, what limit will it reach?

Who can tell the wrongs that Rhyme has done?  
What deaf child or crazy Negro  
Fashioned us this bauble from a coin  
That rings false and hollow under the file?

Music, always more music!  
Let your verse be the winged thing  
We feel soaring from a soul on its way  
To other loves in other heavens.

Let your verse be a good-luck charm  
Scattered on the brisk morning wind  
That passes smelling of mint and thyme....  
And everything else is mere literature.

#### Band 6:

Arthur Rimbaud: Voyelles

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu: voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes:  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre; E, candeurs des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,  
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges:  
- O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Arthur Rimbaud (1854-1891) may have been inspired to write this famous sonnet by a colored picture book which he read as a child. His verbal imagery defies analysis and made him a visionary, a rebel who flaunted tradition in language as well as in life.

#### Vowels (Tr. by Louise Varèse)

A black, E white, I red, U green, O blue;  
Someday I'll tell your latent birth O vowels:

A, a black corset hairy with gaudy flies  
That bumble round all stinking putrefactions,

Gulfs of darkness; E, candors of steam and tents,  
Icicles' proud spears, white kings, and flutter of parasols;  
I, purple blood coughed up, laughter of lovely lips  
In anger or ecstatic penitence;

U, cycles, divine vibrations of virescent seas,  
Peace of the pastures sown with animals, peace  
Of the wrinkles that alchemy stamps on studious brows;

O, Clarion supreme, full of strange stridences,  
Silences crossed by Angels and Worlds:  
--Omega, the violet ray of His Eyes!

#### Band 7:

Le Bateau ivre

Comme je descendais des Fleuves impassibles,  
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs:  
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,  
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,  
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.  
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,  
Je courus! Et les Peninsules démarrées  
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.  
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots  
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,  
Dix nuits, sans regretter l'oeil niais des falots!

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,  
L'eau verte pénétra ma coque de sapin  
Et des taches de vins bleus et des vomisures  
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème  
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,  
Devorant les azurs verts; où, flottaison blême  
Et ravie, un noyé pensif parfois descend;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délire  
Et rythmes lents sous les mutilements du jour,  
Plus forts que l'alcool, plus vastes que vos lyres,  
Fermentent les rousseurs amères de l'amour!

Je sais les cieus crevant en éclairs, et les trombes  
Et les ressacs et les courants; je sais le soir,  
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,  
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,  
Illuminant de longs figements violets,  
Pareils à des acteurs de drames très antiques  
Les flots roulant au loin leur frisson de volets!

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteur,  
La circulation des sèves inouïes  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries  
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,  
Sans songer que les pieds lumineux des Maries  
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides  
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères aux peaux  
D'hommes, des arcs-en-ciel tenus comme des brides,  
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais, énormes nasses  
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan,  
Des écroulements d'eaux au milieu des bonasses  
Et les lointains-vers les gouffres cataractant!

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises,  
Echouages hideux au fond des golfes bruns  
Où les serpents géants dévorés des punaises  
Choièrent des arbres tordus avec de noirs parfums!

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades  
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.  
- Des écumes de fleurs ont bercé mes déradés  
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,  
La mer, dont le sanglot faisait mon roulis doux,  
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes  
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,...

Presqu'île, ballottant sur mes bords les querelles  
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds,  
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles  
Des noyés descendaient du mir, à reculons!...

Or, moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,  
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,  
Moi dont les monitors et les voiliers des Hanses  
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,  
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur  
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,  
Des lichens de soleil et des morves d'azur;

Qui courais taché de lunules électriques,  
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,  
Quand les Juilllets faisaient couler à coups de triques  
Les cicux ultramarins aux ardents entonnoirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues  
Le rut des Béhémots et des Kaelstroms épais,

Fileur éternel des immobilités bleues,  
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des fies  
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur:  
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,  
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,  
Toute lune est atroce et tout soleil amer.  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Oh! que ma quille éclate! Oh! que j'aïlle à la mer!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flèche  
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé  
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,  
Enlever leur sillage aux porteurs de coton,  
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,  
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

Le bateau ivre, Rimbaud's most famous if not his best poem, stuns  
the reader, if one considers that the author was barely seventeen  
when he wrote it.

#### The Drunken Boat

(Tr. by Stephen Stepanchev)

As I descended black, impassive Rivers,  
I sensed that haulers were no longer guiding me:  
Screaming Redskins took them for their targets,  
Nailed nude to colored stakes: barbaric trees.

I was indifferent to all my crews;  
I carried English cottons, Flemish wheat.  
When the disturbing din of haulers ceased,  
The Rivers let me ramble where I willed.

Through the furious ripping of the sea's mad tides,  
Last winter, deafen than an infant's mind,  
I ran! And drifting, green Peninsulas  
Did not know roar more gleefully unkind.

A tempest blessed my vigils on the sea.  
Lighter than a cork I danced on the waves,  
Those endless rollers, as they say, of graves:  
Ten nights beyond a lantern's silly eye!

Sweeter than sourest apple-flesh to children,  
Green water seeped into my pine-wood hull  
and washed away blue wine stains, vomitings,  
Scattering rudder, anchor, man's lost rule.

And then I, trembling, plunged into the Poem  
Of the Sea, infused with stars, milk-white,  
Devouring azure greens; where remnants, pale  
And gnawed, of pensive corpses fell from light;

Where, staining suddenly the blueness, delirium,  
The slow rhythms of the pulsing glow of day,  
Stronger than alcohol and vaster than our lyres,  
The bitter reds of love ferment the way!

I know skies splitting into light, whirled spouts  
Of water, surfs, and currents: I know the night,  
The dawn exalted like a flock of doves, pure wing,  
And I have seen what men imagine they have seen.

I saw the low sun stained with mystic horrors,  
Lighting long, curdled clouds of violet,  
Like actors in a very ancient play,  
Waves rolling distant thrills like lattice light!

I dreamed of green night, stirred by dazzling snows,  
Of kisses rising to the sea's eyes, slowly,  
The sap-like coursing of surprising currents,  
And singing phosphors, flaring blue and gold!

I followed, for whole months, a surge like herds  
Of insane cattle in assault on the reefs,  
Unhopeful that three Marys, come on luminous feet,  
Could force a muzzle on the panting seas!

Yes, I struck incredible Floridas  
That mingled flowers and the eyes of panthers  
In skins of men! And rainbows bridled green  
Herds beneath the horizon of the seas.

I saw the ferment of enormous marshes, weirs  
Where a whole Leviathan lies rotting in the weeds!  
Collapse of waters within calms at sea,  
And distances in cataract toward chasms!

Glaciers, silver suns, pearl waves, and skies like coals,  
Hideous wrecks at the bottom of brown gulfs  
Where giant serpents eaten by red bugs  
Drop from twisted trees and shed a black perfume!

I should have liked to show the young those dolphins  
In blue waves, those golden fish, those fish that sing.  
—Foam like flowers rocked my sleepy drifting,  
And, now and then, fine winds supplied me wings.

When feeling like a martyr, I tired of poles and zones,  
The sea, whose sobbing made my tossing sweet,  
Raised me its dark flowers, deep and yellow whirled,  
And, like a woman, I fell on my knees...

Peninsula, I tossed upon my shores  
The quarrels and droppings of clamorous, blond-eyed birds.  
I sailed until, across my rotting cords,  
Drowned men, spinning backwards, fell asleep!...

Now I, a lost boat in the hair of coves,  
Hurled by tempest into a birdless air,  
I, whose drunken carcass neither Monitors  
Nor Hansa ships would fish back for men's care;

Free, smoking, rigged with violet fogs,  
I, who pierced the red sky like a wall

That carries exquisite mixtures for good poets,  
Lichens of sun and azure mucus veils;

Who, spotted with electric crescents, ran  
Like a mad plank, escorted by seahorses,  
When sudgel blows of hot Julys struck down  
The sea-blue skies upon wild water spouts;

I, who trembled, feeling the moan at fifty leagues  
Of rutting Behemoths and thick Maelstroms, I,  
Eternal weaver of blue immobilities,  
I long for Europe with its ancient quays!

I saw sidereal archipelagoes! and isles  
Whose delirious skies are open to the voyager:  
—Is it in depthless nights you sleep your exile,  
A million golden birds, O future Vigor?—

But, truly, I have wept too much! The dawns disturb.  
All moons are painful, and all suns break bitterly:  
Love has swollen me with drunken torpors.  
Oh, that my keel might break and spend me in the sea!

Of European waters I desire  
Only the black, cold puddle in a scented twilight  
Where a child of sorrows squats and sets the sails  
Of a boat as frail as a butterfly in May.

I can no longer, bathed in languors, O waves,  
Cross the wake of cotton-bearers on long trips,  
Nor ramble in a pride of flags and flares,  
Nor swim beneath the horrible eyes of prison ships.

#### Band 8:

##### Aube

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte.  
Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché,  
réveillant les haleines vives et tièdes; et les pierreries regardèrent,  
et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et  
blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall, qui s'échevela à travers les sapins: à la cime  
argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras.  
Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville, elle  
fuyait parmi les clochers et les dômes; et, courant comme un mendiant  
sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec  
ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube  
et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil, il était midi.



The Illuminations were Rimbaud's last literary contribution before he left Europe for his self-imposed East-African exile, to return to France only to die. Dawn is one of the most moving and intelligible of Rimbaud's prose poems.

Dawn (translated by Angel Flores)

I have kissed the summer dawn.

Before the first faint stirrings on the thresholds of the palaces.  
The water lay dead. Shadows lingered on by the woodland road. I kept walking, and awoke the brisk warm throbbing air, and stones looked up and wings rose silently.

My first adventure occurred on the path, when a flower, glowing with fresh pale light, told me its name.

I laughed at the waterfall running breathless through the pine trees:  
At the silvery summit I came upon the goddess.

Then one by one I lifted her veils. In a glade, waving my arms. Across the plain, where I denounced her to the cock. In the city she fled amid belfries and domes; and, fleet as a beggar along the marble quays, I ran, and sought her out.

Further along the road, by a laurel grove, I gathered her veils about her and felt her huge body next to mine. Dawn and the child sank to the depths of the forest.

And when I woke, it was noon.

#### Band 9:

Stéphane Mallarmé : Brise marine

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir! là-bas fuir! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux!  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe  
Ô mâts! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le-vide papier que la blancheur défend  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.  
Je partirai! Steamer balançant ta mature,  
Lève l'ancre pour une exotique nature!

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs!  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles flots...  
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots!

Two of Stéphane Mallarmé's (1842-1898) most famous short poems are Brise marine and Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui. In the former the poet, bemoaning his creative sterility, longs to taste of the freedom promised by sea and adventure. In the latter, the message is far more obscure and pessimistic: how can artistic creativity be released when the artist feels his own impotence?

Sea Breeze (translated by Kate Flores)

The flesh is sad, alas! and I have read all the books.

To flee! to flee far away! Where birds must be drunk  
To be amidst the unknown spray and the skies!  
Nothing, not old gardens mirrored in eyes  
Will keep back this heart drenched in the sea,  
O nights! nor the desolate light of my lamp  
On the empty paper sheathed in its whiteness,  
And neither the young wife nursing her child.  
I shall leave! Steamer with your masts swaying,  
Lift anchor for exotic climes!  
An ennui, racked of cruel hopes,  
Yet believes in the last farewell of handkerchiefs!  
And, it may be, the masts, inviting storms,  
Will be theirs a wind twists over shipwrecks  
Lost, without masts, without masts, or fertile shores...  
Still, o my heart, listen to the sailors' song!

#### Band 10:

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui!

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique, mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre  
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,  
Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

This day, this pure, enduring, beautiful today (tr. by Joseph Bennett)

This day, this pure, enduring, beautiful today  
Will tear us open with a blow of its wing of madness  
This hard forgotten lake, possessed beneath the hoarfrost  
By the transparent glacier of the flights which have not fled!

A swan of the old time remembers that it is he  
Gorgeous but without hope who delivers himself  
For not having exulted of the region where to be alive  
When the boredom of the sterile winter has become resplendent.

His whole throat shall be racked by this white death-agony  
Imposed by space on the bird which repudiates its reality,  
But does not deny his abhorrence for the soil in which his plumage  
is trapped.

Specter fixed to this spot by his own pure glitter,  
He immobilizes himself in the chill dream of defiance  
Which the Swan in his unavailing exile forever wears.

Band 11:

The introduction to Les Fleurs du Mal (1857) is still today "pretty strong stuff".

To the Reader

Translated by Stanley Kunitz

Ignorance, error, cupidity, and sin  
Possess our souls and exercise our flesh;  
Habitually we cultivate remorse  
As beggars entertain and nurse their lice.

Our sins are stubborn. Cowards when contrite  
We overpay confession with our pains,  
And when we're back again in human mire  
Vile tears, we think, will wash away our stains.

Thrice-potent Satan in our cursed bed  
Lulls us to sleep, our spirit overkissed,  
Until the precious metal of our will  
Is vaporized -- that cunning alchemist!

Who but the Devil pulls our waking-strings!  
Abominations lure us to their side;  
Each day we take another step to hell,  
Descending through the stench, unhorrified.

Like an exhausted rake who mouths and chews  
The martyred breast of an old, withered whore  
We steal, in passing, whatever joys we can,  
Squeezing the driest orange all the more.

Packed in our brains incestuous as worms  
Our demons celebrate in drunken gangs,  
And when we breathe, that hollow rasp is Death  
Sliding invisibly down into our lungs.

If the dull canvas of our wretched life  
Is unembellished with such pretty ware  
As knives or poison, pyromania, rape,  
It is because our soul's too weak to dare!

But in this den of jackals, monkeys, curs,  
Scorpions, buzzards, snakes...this paradise  
Of filthy beasts that screech, howl, grovel, grunt --  
In this menagerie of mankind's vice

There's one supremely hideous and impure!  
Soft-spoken, not the type to cause a scene,  
He'd willingly make rubble of the earth  
And swallow up creation in a yawn.

I mean Ennui! who in his hookah-dreams  
Produces hangmen and real tears together.  
How well you know this fastidious monster, reader,  
--Hypocrite reader, you! -- my double! My brother!

Au lecteur

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,  
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,  
Et nous alimentons nos aimables remords,  
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches;  
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,  
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,  
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste  
Qui berce longuement notre esprit enchanté,  
Et le riche métal de notre volonté  
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!  
Aux objets répugnants nous trouvons des appas;  
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,  
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange  
Le sein martyrisé d'une antique catin,  
Nous volons au passage un plaisir clandestin  
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,  
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,  
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons  
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,  
N'ont pas encor bridé de leurs plaisants dessins  
Le canevas banal de nos piteux destins,  
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,  
Les singes, les vautours, les scorpions, les serpents,  
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,  
Dans la ménagerie infame de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!  
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,  
Il ferait volontiers de la terre un débris  
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui! - l'Œil chargé d'un pleur involontaire,  
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.  
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,  
-Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère!